

CHARLES-ALBERT CINGRIA

Graffiti

Édition présentée par
DANIEL MAGGETTI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2026

GRAFFITI

VU au restaurant deux êtres fort laids. Ils étaient heureux de se trouver ensemble. Ils n'avaient aucune conversation. Voilà peut-être ce qui définit, au sens rudimentaire solide, l'amitié. Moi ça me fait mal. Je ne puis concevoir que l'on s'affirme étranger avec une aussi parfaite impudeur. Étranger à quoi? À tout et n'importe où, même à soi-même.

Toute leur conversation se résume à dire : oui, non, combien? Cher, avantageux. Aucune nuance, aucun sens de l'homme, de l'enfant, du climat, des maisons, des pierres, de l'herbe. Une chaise est une chaise. Un gilet tient chaud. Un réveille-matin du plus parfait mauvais goût, est utile. N'importe quelle reliure; n'importe quel papier; n'importe quelle encre. Laid, beau n'existent pas. Énormément de pain.



Je ne pense plus maintenant – j'ai déjà réfléchi à pas mal de choses – que nous ayons été mis au monde pour savoir ce que c'est que la vie. Déjà, sans le dire, nous le savons.

Oui, et ce n'est pas un indice de supériorité sur l'animal. Oui, rien que du fait que nous craignons tant l'eau et les poissons tellement l'air, nous prouvons les uns et les autres que nous savons très bien, malgré nos souffrances, ce que c'est que, sinon la vie, du moins le privilège extraordinaire et que nous tenons à conserver le plus longtemps possible d'être au nombre des êtres vivants.



Une chose que j'abomine en mai (mais même en juin et en juillet) à Paris, c'est le froid. Il est insistant, récidiviste, bien plus rigoureux et surtout plus vexant qu'il ne l'est en hiver. Vous êtes obligés de mettre vos plus lourds manteaux, et de ressortir un édredon que vous aviez remisé dans une armoire dans le mur pour vous couvrir la nuit. Vous avez mal au ventre, froid aux genoux, froid aux cuisses. Vous avez le sommet de la tête glacé. Si vous vous gargarisez, vous réussissez à suspendre un rhume, mais pas à éviter de terribles maux de gencives et de dents, car le mal se précipite là. Ce qu'il faudrait ce serait du soleil, un temps doux quelques jours. C'est trop demander.

Au contraire le vent continue qui vous assasine quand vous sortez de chez vous.

Je constate que malgré cela les feuilles de marronniers prennent de l'ampleur. C'est presque comme l'été, sauf qu'on se tord le ventre et on souffre. Elles aussi doivent être froides et les fleurs aussi, car déjà j'en vois, et les pétales jonchent le sol.

Pas un hanneton, par exemple (ça ne doit pas être une année bissextile).

Je dis mai, mais nous n'y sommes pas encore ; c'est demain. J'ai bien la certitude en effet qu'il n'y aura rien à Paris demain, 1^{er} mai, sinon un aspect de la ville assez désert et trop de muguet partout, dérivatif insipide d'autre chose.

Je voudrais aller à Gouvieux par Chantilly, c'est-à-dire que j'irais jusqu'à Chantilly, qui est à quarante kilomètres en train, puis à bicyclette à travers la forêt jusqu'à ce village, en s'engageant vers Saint-Leu d'Estagne le long de l'Oise. On trouve là quelques maisons, de suaves roseaux, un sentier à droite qui va dans un marais où a été préservée une esplanade de terre ferme, permettant à des maisonnettes de s'édifier. Il y en a six ou huit, en planches, enfermées par un mur de clôture, et un de mes amis habite là. Il paie cent francs par mois et

il a cinq pièces, un bon petit fourneau, trois chaises, une table, un lit, des livres par terre. Le village est magnifiquement approvisionné, et des pauvres gens vont lui chercher du bois dans les mamelons du marais. Sa cuisine sent le roseau qui brûle et c'est poétique cette odeur, à quarante kilomètres de Paris.

Il fait un peu de soleil quelquefois ; d'autres fois cet horrible vent que j'ai dit et des rafales secouent l'édifice à n'en plus finir.

L'enclos a d'autres locataires ou sous-locataires et puis des chiens sans caractère, aphones ou déséquilibrés, café au lait en général, cependant très affectueux. Après avoir en vain essayé d'aboyer, ils bondissent d'amour et tournoient quand il y a une visite.

Il y a aussi des chats. Blancs avec des oreilles roses un peu souffreteuses. Sans crainte des chiens, on les voit qui marchent en secouant la tête, ou qui dorment en rond quand il y a un rare rayon de soleil.

La première maisonnette appartient à la propriétaire, une femme qui a de la tête et beaucoup de prévenance pour ses hôtes quand ils la méritent. Ainsi elle vient, vers midi, rajouter de délicieuses pommes de terre frites à notre ordinaire.

Le vin qu'on va chercher, à bicyclette, a de très singulières étiquettes exotiques pseudo-islamiques à cause de sa provenance. Oui, l'Algérie, l'Afrique – il faut en venir là résolument, comme fait tout le monde, et d'ailleurs il est excellent – les charge de minarets, de palmiers, de mosquées. C'est très nord, des choses comme ça. Il ne faut jamais craindre les contrastes quand ils sont justes. Ainsi ce qu'on entend, ce matin, dans une de ces baraques. Tout le service orthodoxe de la rue Daru avec un commentaire transmis par Radio-Paris. Les magnifiques chœurs tétraphoniques suivis et précédés de récitatifs dits avec art – sens élégiaque de la religion qu'ont les Slaves – par des diacres qu'on va chercher loin pour obtenir des voix si belles. Mais je crois avoir épuisé ce sujet.¹

Il y a beaucoup d'acuité et de sens d'aventure dans les visages ici. Pas mal de réserve, une sorte de puritanisme racial, aussi chez les pauvres, qui est délicieux à contempler dans sa lutte avec une gentillesse, un don facile de soi qui est d'une étonnante venue.

1. Allusion à la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky, église orthodoxe russe, située au 12, rue Daru, dans le VIII^e arrondissement de Paris.

Beaucoup de propreté, de décision à bien faire. Et cela sans bouleverser trop vite ce qui est du passé. Ainsi cette terre d'herbe d'une place au lieu de quais, au bord de l'Oise, à Saint-Leu. De longs navires noirs sont tirés sur le rivage. À droite et à gauche, il y a des épiceries où il y a une table recouverte d'une toile cirée, et là on peut consommer silencieusement, jouer aux cartes avec de petits visages discrets qu'on retrouve même après deux ans toujours les mêmes.

Des acheteurs montent des chalands se pourvoir de ficelle, de ceintures, de pétrole, de sucre candi. Ou boire un rhum et lire le journal.

Tout est divinement net et propre et en ordre et solide.

Cependant il faut monter. Il y a une gare d'abord un peu burlesque – un peu du temps des fastes de fonte de M^{lle} Craquebois – ; et puis des rues comme à Souk-Ahras ou en Syrie ; puis une cathédrale très nue où chantent des alouettes. Oui, par la voûte crevée et les tuiles, elles entrent, sortent, font comme chez elles, et il semble bien que cela ne dérange personne.

Plus d'orgue, point de statues. Je ne sais quel ravage a dû passer là. Des livres seulement sur

de pauvres pupitres. Nous essayons l'écho, avec B¹. C'est l'ancien plain-chant de Reims et Cambrai. Les alouettes vous répondent.

Maintenant il faut partir. Un bruit de clefs et de savates qui traînent annonce que l'église va bientôt fermer. Heureusement qu'il y a encore un peu de jour sur la place. Nous arriverons peut-être à temps pour contempler l'Oise, du pont suspendu, et ces noirs bateaux comme des arbres tombés de leur mort naturelle parallèlement sur l'herbe fine. C'est ainsi que les disposaient les barbares, et ce sont exactement les mêmes. Il y avait de vrais feux de roseaux à la place de ceux-ci qui se voient à travers les bocaux de bonbons de la noble épicerie. Les têtes des indigènes et leurs apparitions discrètes étaient les mêmes.

On crache du haut du pont dans l'Oise. Cela fait un bruit que répercute énormément l'écho.



1. L'initiale est celle du poète suisse Aloys-Jean Bataillard (1906-1956).

L'amertume.

Il n'en faut pas. Ce sont des gens qui n'ont pas de motif à l'avoir qui en promènent le rictus. Et c'est eux surtout, non les spectacles, qui sont à incriminer. Ils n'ont rien vu, rien savouré : cette désillusion est alors purement organique. N'importe quoi de bien ou de mal ils le blâmeraient, parce qu'est révolu le temps de leur participation, et on le leur fait sentir.

Vous, vous devez vous comporter tout autrement.



Je dis cela comme un mime fardé devant un grand rideau de satin blanc qui va s'ouvrir. Qu'est-ce qu'il va y avoir ?



Imaginez que c'est Pâques, la pâque russe. J'ai reçu un pneumatique de très chers amis et amies. J'ai bondi, mais j'ai presque tout manqué en venant si tard. Il y avait des desserts avec mille choses : la pascha – ce gâteau blanc pyramidal – des œufs durs, vodka d'une sorte et vodka de l'autre, et une autre encore

d'une petite bouteille argentée, du samos – j'en use peu –, du porto, du madère, du bordeaux, du chablis, du jambonneau parisien, de l'ananas dans une coupe, du thé, une sorte de pain levé de Savoie de forme cylindrique, mais contenant du cognac et meilleur. Enfin des couronnes, des fleurs, des arbres, une multitude de dragées. Cinquante familles et plus étaient venues déjà dans l'après-midi. Des princes, des popes, des chauffeurs, des boy-scouts, des dames onctueuses et inconnues.

– Mangez, mangez, mangez de tout. Voulez-vous thé ? Non. Voulez-vous porto ? Voulez-vous vodka ?

– Mais les heures de repas ?

– Il n'y a point... Quel bonheur de vous voir !

On a fait marcher le gramophone. C'est les grands chœurs de Kiev que reconstitue la rue Daru. Trois cent soixante-quinze fois *Ouos padipadi ouos* (*Kyrie eleison*) à toute allure sur de grands accords retraçant du majeur au mineur tout un enchaînement. Vraiment les Russes ont trouvé une combine. Les gens à la page font la petite bouche. Il n'y a pas de musique religieuse chez aucun peuple apte à réveiller le mysticisme à si peu de frais. Et je ne suis pas si sûr que ça de ne pas y échapper. Pourtant cette

musique n'est pas byzantine : elle date de cent et quelques années : elle est, si on y réfléchit, un peu ridicule – surtout ces septièmes mal enchaînées. Eh bien soit. Il n'empêche pas que c'est étonnant, et on n'y réfléchit pas : on se laisse envahir. C'est comme l'encens de qualité jérosolimite¹ qui vous gagne le bulbe par les narines. Il y a un impérieux retour à des coupes dorées dans le monde entier. Même Staline doit être ainsi quand il se livre à soi-même. Je ne leur donne pas trois ans pour se retrouver.



Je désire que ce moment continue. Rien de plus. C'est si agréable de se sentir ainsi justifié et de ne souhaiter rien d'autre jusqu'à ce que se manifeste l'aide d'en haut qui longtemps ne peut se faire attendre !

La modestie devant Dieu est une prière. Je me sens si lourd que je n'ose articuler. C'est dans cet état qu'il faut être. Divinement neuf

1. C'est-à-dire "de Jérusalem", selon une orthographe courante à l'époque (on préfère de nos jours la forme "hiérosolymitain").

et calme, comme une pêche en juillet dans la nuit d'un verger qu'aucun vent ne remue. L'estuaire qui est comme un lac est ainsi à cette heure-ci. Toutes les voiles se taisent. Une grande mort de plomb est la seule note qui nous permette de croire. C'est très beau, cela déjà, le plomb. J'en possède quelques rames, malheureusement il est à six jours de cheval de la mer en Géorgie bolchevique. J'ajoute qu'il est à ciel ouvert.



Plainpalais¹. Ils sont blonds. Ils ont des chemises rouges à manches courtes et des golfs cossus. Ce sont les gosses actuels de Genève. En automne, à minuit, c'est une heure intrépide. Ils n'ont point d'argent et ils veulent absolument entrer au cirque. C'est impossible, mais dans l'impossible ils arrivent quand même à trouver une fuite. En se faisant

1. Vaste esplanade de la ville de Genève (640 mètres de long, 200 mètres de large), au pourtour planté d'arbres : au fil des saisons, elle accueille des cirques de passage, notamment, chaque automne, la ménagerie et le cirque national suisse de la famille Knie.